Archéologie togolaise du « Tolocototignan » du *Petit Chose* et superposition diachronique des voix

Étienne Cazin

« Σβήνουμε τα παλιά μας χρόνια, θυμόμαστε τα λόγια των ναυτικών. »

« Nous effaçons nos années anciennes, mais nous gardons en mémoire les mots et les chants des marins perdus dans la nuit de la mer. »

— Georges Seferis, *Poèmes*

tɔlɔko tɔtiɲɑ̃

« Je tourne en rond dans l'interminable ressassement, je m'enfonce et je répète sans fin... » (tentative de traduction)

— Coucou-Blanc à Paris en 1848

Résumé détaillé

Cet article propose une lecture philologique, critique et archéologique du *Tolocototignan*, refrain énigmatique scandé par Coucou-Blanc dans *Le Petit Chose* (1868) d'Alphonse Daudet. Exégèse, quête d'énigme et ego-histoire y tiennent ensemble. L'implication de l'auteur n'est pas un ornement. Elle passe par le Togo, où l'intuition est née, et par une sœur, Agnès, née à Port-au-Prince en 1973, dont la naissance antillaise oblige à ne pas traiter l'écho caraïbe comme une métaphore lointaine. L'hypothèse d'une origine précise reste ouverte. Elle ne se donne plus pour une percée bantoue. Le classement bantou était une faute : l'oreille qui a reconnu la forme était une oreille de mina et d'éwé, parlers gbe du golfe, non langues à préfixes de classe. Nul exégète, à ma connaissance, n'a pourtant publié l'étymon. L'étude s'attache à la réduplication, à la nasalité finale notée *-gnan*, à la scansion d'une plainte qui tourne, et au filtre parisien à travers lequel Daudet a fixé un son qu'il ne comprenait pas.

La démonstration ne s'abrite pas derrière une typologie empruntée. Knuth décrit une grammaire. Il ne signe pas un mot. Riffaterre mesure l'écart entre une forme et le sens qu'un texte lui prête. Charpak rappelait que l'instrument ne vaut que si l'on sait ce qu'il mesure. Les modèles, stochastiques ou non, n'écoutent pas à la place de l'oreille. Ce qui suit est une chronique togolaise autant qu'une note de philologie : lumière de la

côte, maison ouverte, suffixe entendu trop vite, et le soin de ne pas faire d'un idéophone une découverte close.

Introduction. De l'inutilité nécessaire des détails et du flegme de l'enquêteur

Qu'il me soit permis de remercier Philippe Mariello, Soraya Loukakou et Éric Matthia, collègues à Sciences Po, pour le temps donné à l'écrit et aux dynamiques de créolité, et pour avoir accepté que le refrain puisse toucher à la fois l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale sans que le premier nom venu règle la question.

Il y a une présomption légère, et sans doute indécise, à user ses heures de loisir — entre deux notes pour Sciences Po, au sortir des strates qui enserrent l'école et la Nation — sur une onomatopée du XIXe siècle. Il y a une ironie plus sèche à constater que la ritournelle n'a pas été ignorée, et qu'elle n'a pas non plus été identifiée. Visible, comme la lettre d'Edgar Allan Poe, ou comme l'émeraude des *Bijoux de la Castafiore*, posée dans le nid. Daudet lui-même aurait pu demander. Il ne l'a pas fait. L'énigme était à portée. Personne, que je sache, n'en a publié la glose.

L'oubli dit une chose simple à qui cherche l'origine de tɔlɔko tɔtiŋɑ̃ : on ne sait jamais assez de choses à la fois. Pic de la Mirandole l'aurait dit autrement. Le roman, lui, a longtemps occupé le canon scolaire français, *Bildungsroman* de lecture obligatoire jusque dans l'après-guerre. Ce n'est pas une raison pour assommer. Montaigne prévenait qu'il était lui-même la matière de son livre, et qu'il fallait fuir l'ennui autant que la pédanterie. L'érudition n'a de prix que si elle reste alerte, et si un détail, scruté, ouvre sur autre chose que sur lui-même.

Ceci est donc aussi un exercice d'ego-histoire. J'aime le jardinage et la botanique. Le soin d'un espalier et l'attention à une espèce spontanée apprennent la même patience que la strate textuelle. Depuis les derniers congés d'été, je me sens sorti des turbulences d'une adolescence trop longue. L'enquête a croisé des mémoires parisiennes — maternité des Diaconesses, 5 avenue Courteline, porte de Saint-Mandé — et une mémoire qui n'est pas la mienne seule. Ma sœur Agnès est née à Port-au-Prince en 1973. Cette naissance ne prouve rien sur le refrain. Elle empêche de parler de l'Antille comme d'un décor. Quand Dumas entre plus loin dans ces pages, petit-fils d'une esclave de Saint-Domingue, ce n'est pas une référence de prestige. C'est un nom que la famille sait placer sur une carte.

J’avais d’abord écrit que personne n’avait élucidé l’origine bantoue de l’expression, et que cette élucidation serait une percée. Je le biffe. Si l’oubli a duré, ce n’est pas un complot des disciplines. C’est que les silos empêchent la rêverie, et que la rêverie, seule, fabrique de fausses familles. La machine n’y remédie pas. Elle ne remplace ni le frémissement de l’intuition ni l’art de la lettre. Le texte n’est pas un monolithe. C’est un jardin de sédiments, et le premier sol où je l’ai entendu possible fut togolais.

I. Chronique d’une enquête. L’intuition togolaise et ce qu’elle ne ferme pas

L’enquête ne naît pas dans un cabinet climatisé. Elle naît d’un accident d’oreille, surtout quand on aime la musique, la lettre, le frémissement de l’écrit, le jardin. La première intuition d’une origine africaine du « Tolo-cototi-gnan... » de Coucou-Blanc est venue pendant mon mandat de conseiller de coopération et d’action culturelle à l’ambassade de France au Togo, entre 2011 et 2014. Je me plais à dater l’illumination d’une maison de haute lumière, l’esprit perméable aux souffles du dehors. Ce n’est pas une formule. Lomé, à certaines heures, donne au corps l’impression que la chaleur pense à sa place. La lagune garde une lumière basse. Le mina et l’éwé passent dans la rue sans demander à être exemplifiés. J’avais dans l’oreille ce que je prenais pour un suffixe *-nian*, et je le rattachais, du peu que j’en avais saisi, à ces deux parlers.

Reprise récente, au sortir de l’été. L’examen s’est d’abord refusé l’exotisme. Puis il s’est trompé de famille. Les langues bantoues ont des classes nominales à préfixes. Les parlers gbe du golfe — éwé, gen ou mina, et leurs voisins fon, gun, aja — ont autre chose : syllabe ouverte, idéophone comme catégorie à part entière, réduplication qui marque l’itération, le mouvement continu, la plainte qui tourne. CVCV, CV-CVCV. La nasalité finale notée *-gnan* et les occlusives redoublées peuvent mimer une scansion de marche ou de ressassement. Elles peuvent aussi n’être que l’oreille d’un feuilletoniste parisien. Les parlers hexagonaux et les créoles antillais n’épuisent pas la forme. Ils ne désignent pas non plus un étymon. Aimer le Togo, ici, ce n’est pas lui attribuer le mot. C’est refuser de le lui voler par un classement trop large.

Je ne traduis donc pas tɔlɔko tɔtiɲɑ̃. La phrase française proposée en épigraphe est une paraphrase d’effet, non un calque. Statut : hypothèse de terrain gbe, née d’une oreille togolaise, non fait recoupé. Si la forme appartient plutôt à un parler du Mono, au yoruba de la côte, ou à rien d’africain, la biffure sera la bonne fin.

Les archives de la traversée donnent une résonance, non une preuve. Les officiers de marine ont souvent noté des cris, un baragouin, une psalmodie d'entrepont, un redoublement dont ils ne tiraient pas la langue. Ce geste est connu dans les fonds de Nantes, de La Rochelle et d'ailleurs. Quatre extraits que j'avais cru pouvoir verser au dossier n'ont ni vaisseau sûr, ni folio, ni dépôt. Je ne les recopie pas. Là où l'officier n'écoutait qu'une scorie, l'analyse peut chercher une syntaxe. Elle ne la trouve pas en fabriquant la citation qui manque. C'est cette intuition, encore mal classée, que j'avais dite à Kangni Alem, qui connaît le High Life et a écrit *Esclaves*. Il n'a pas, que je sache, authentifié le refrain. Je ne lui prête pas cet aval. Son Togo littéraire suffit à rappeler que la côte a ses propres phrases, et qu'elles n'ont pas besoin d'un roman parisien pour exister.

II. Mise en abîme diachronique. Phonographes, et le mythe de la voix d'avant l'enregistreur

Le français du milieu du XIXe siècle n'a pas la prosodie que nous martelons. En quelques décennies, le « français central » des studios a gommé des accents, des chuintements, des souffles. Les premiers cylindres de cire saisissent encore. L'aiguille, le grain, le timbre voilé : un passé qui résiste, et une mélancolie technique. Arracher l'éphémère à la tombe n'est pas le rendre intelligible. J'ai connu au Togo des voix que nul cylindre de mon séjour n'a fixées, et qui restent plus nettes que certains enregistrements. Ce n'est pas un argument. C'est la raison pour laquelle la maison de haute lumière compte dans l'ego-histoire : on y entendait sans archiver.

De là au mythe — restituer des voix d'avant l'enregistreur, extraire d'un mur ou d'un sol une vibration figée — il y a un saut que je ne franchis pas. Les modèles ne sont pas une archéologie acoustique. Symétriquement, faire voir des images d'avant la photographie reste un rêve de palimpseste, non une méthode. Si le refrain de Daudet porte loin, c'est qu'une archive littéraire garde des ombres. Ce n'est pas qu'elle conserve l'onde.

Daudet transcrit à travers un filtre : oreille provençale, feuilleton, Paris du Second Empire, graphie française d'un son qu'il n'analyse pas. La sémiotique de l'écart, chez Riffaterre, et la lecture entre les lignes, chez Strauss, aident à décrire ce filtre. Elles n'identifient pas la langue. Les figures métisses de la grande littérature — Tchekhov en marge, Dumas petit-fils d'une esclave de Saint-Domingue — rappellent qu'une œuvre peut porter une double appartenance sans que chaque onomatopée soit une archive. La naissance d'Agnès à Port-au-Prince en 1973 ne rattache pas Coucou-Blanc à Haïti. Elle

rappelle seulement que la Caraïbe, dans cette enquête, n'est pas un chapitre d'emprunt. La passion de Dumas pour la lettre n'est pas une méthode étymologique. Je la garde comme parenté de lecture.

III. Coucou-Blanc, l'altérité, l'érotisme du texte

Coucou-Blanc n'est pas un pittoresque colonial posé là pour colorer le Quartier latin. Dans le roman, elle est l'étrangère par qui entrent le trouble et la fascination. Baudelaire offre le miroir littéraire le plus net : Jeanne Duval, et *À une Malabaraise*. Ce miroir est parisien. Il ne décrit pas une femme du golfe, ni une femme de Lomé. Le dire évite de faire du refrain une allégorie du Togo.

Quand elle entonne le refrain dans la fièvre et la danse, le texte la fait sortir de la morale bourgeoise. Chair contre dogme, sensation contre catéchisme. L'érotisme ici est celui de la langue autant que des corps : l'écriture comme caresse, la ritournelle comme lettre jetée sans destinataire sûr. La paraphrase — « Je tourne en rond dans l'interminable ressassement, je m'enfonce et je répète sans fin... » — peut être fausse. Elle dit au moins ce que le roman fait entendre : circulaire, plaintif, sans fin. Au Togo, certaines nuits de chaleur donnent au corps cette même impression de tourner sans avancer. Je ne fais pas de cette impression une glose. Je note seulement que l'amour d'un pays peut apprendre à reconnaître une plainte sans se l'approprier.

Ce chant, s'il est un chant, peut réconforter, porter une mélancolie proche du *saudade*, et dire aussi une vie malheureuse. L'ambivalence n'a pas à être levée. L'épistolaire, que j'aime, fait de l'écriture le corps de l'absent. Le *Tolocototignan* fonctionne ainsi comme une lettre ouverte, à condition de ne pas feindre qu'on en a cassé le chiffre.

IV. Du jardin clos au texte. Montaigne, Zola, et la côte qui ne se ferme pas

La traque d'une scorie mène aux marges. Le texte se cultive parfois comme un jardin. Chez moi, la botanique n'est pas un ornement de méthode : c'est une pratique. Un parterre enseigne le refus de la ligne droite et l'attention au vivant. Cela ne fait pas de chaque roman un potager. Au Togo, les espèces spontanées de la concession enseignaient la même chose, plus vite : ce qui pousse sans avoir été prévu n'est pas une faute du plan.

Montaigne reste le viatique le plus sûr. Cultiver son lopin, page ou terre, c'est admettre que la pensée se ferme rarement. Son jardin croise les livres et la rudesse des éléments. Olivier Got, dans son étude sur le jardin chez Zola,

montre autre chose : le Paradou de *La Faute de l'abbé Mouret*, les parcs des *Rougon-Macquart*, ne sont pas des décors. Ce sont des paysages de pulsion et de sédiment. Le jardin n'y est pas un système bouclé. Il est inachevé. Une version antérieure de ces pages attribuait à Zola les parcs de *La Comédie humaine*. La formule est biffée. Got est une grille, non une oracle.

V. Conclusion. Chantier, sédiments, Togo et Port-au-Prince

Une œuvre ne se fige pas plus qu'un jardin n'achève ses plates-bandes. Refuser la clôture n'est pas une ontologie. C'est un constat de lecture. Les structures textuelles restent poreuses. Les marges disent souvent ce que le centre a mal entendu.

Knuth aide à décrire une grammaire sans la mystifier. Charpak rappelle la paillasse. Saramago ironise les bureaucraties du sens. Aucun des trois ne signe l'étymologie. Le travail critique est un chantier. L'ego-histoire y passe sans devoir se faire système : métro Jourdain, Ménilmontant, rue Bréguet, rue Chanzy, Patmos, le mont Ida, Galaxidi, une 2CV Charleston le long de l'Italie en 1981. Ces trajets m'ont arraché à des deuils. Ils ne cartographient pas le refrain. Deux autres lieux le bordent mieux. Le Togo, où j'ai aimé une lumière et une oreille au point de vouloir y rattacher un mot que je ne possède pas. Port-au-Prince, où Agnès est née en 1973, et qui empêche de traiter la traite, Dumas ou Coucou-Blanc comme des chapitres sans visage familial.

Cette archéologie du *Tolocototignan* révèle donc d'abord une erreur de famille linguistique, un amour du Togo qui ne se confond pas avec une étymologie, et un palimpseste parisien. Chaque texte est un continent mal sondé. Celui-ci appelle le courage d'écrire, la lucidité devant la graphie, et la joie, non épuisée, d'aimer un pays sans lui faire dire ce qu'il n'a pas dit.

Références

- Daudet, Alphonse. *Le Petit Chose*. Paris : J. Hetzel, 1868. Lieu du refrain : lacune de pagination.
- Baudelaire, Charles. *Les Fleurs du mal*. Paris : Auguste Poulet-Malassis, 1857.
- Got, Olivier. *Les Jardins de Zola : psychanalyse et paysage mythique dans les Rougon-Macquart*. Thèse, 2019. Dépôt à collationner.
- Riffaterre, Michael. *Semiotics of Poetry*. Bloomington : Indiana University Press, 1978. Traduction française : collationner le titre avant épreuve.

- Strauss, Leo. *La Persécution et l'art d'écrire*. Paris : Les Belles Lettres, 2003.
- Saramago, José. *L'Aveuglement*. Paris : Seuil, 1997.
- Charpak, Georges. *La Main à la pâte*. Paris : Odile Jacob, 1996. Page de titre à vérifier : ouvrage collectif.
- Knuth, Donald E. *Literate Programming*. Stanford : CSLI, 1992.
- Derrida, Jacques. *Spectres de Marx*. Paris : Galilée, 1993.
- Alem, Kangni. *Esclaves*. Paris : JC Lattès. Année à collationner (2009).
- Journaux de bord négriers cités dans une version antérieure : lacune. Non repris comme témoins.